



L'exemple de Paul Dukas

Ce n'est point la leçon que l'étude de ses œuvres, continuant l'enseignement donné par lui à ses élèves, dispensera toujours à ceux qui viendront à elles comme on allait vers lui, ce n'est pas la méthode et les secrets de son art, de sa facture, que je veux dire en parlant de l'exemple de Paul Dukas, mais c'est peut-être une leçon plus haute, car elle vaut pour tous les arts et pour tous les hommes, et ceux-là même qui ne peuvent être ses disciples, comment refuseraient-ils de l'entendre et de l'accepter ?

On a dit de Paul Dukas qu'il n'avait laissé derrière lui que des chefs-d'œuvre. Et c'est vrai. La liste de ses ouvrages tient en quelques lignes, et son catalogue ne compte qu'une douzaine de numéros. De combien de musiciens, de combien d'artistes, de poètes, d'écrivains, pourrait-on dire, comme de Paul Dukas, qu'il ne subsiste rien d'eux qui ne soit parfaitement digne d'un grand nom ? Le plus souvent la postérité fait un choix. Un lent travail de décantation s'opère au long des années. Des ouvrages très vastes, quelques pages se détachent comme d'elles-mêmes. Relit-on l'*Odyssee* tout entière et l'*Enéide*, ou les épisodes de Nausicaa, de Circé, de Calypso, de Polyphème, dans le récit homérique, les livres II et IV, l'épisode de Turnus dans le poème virgilien ? Et dans ces fragments mêmes, quelques vers, à tort ou à raison,

résument pour le commun des hommes le génie grec et le génie latin tout entiers.

Chose singulière, en un temps où l'on dit que l'homme se hâte et n'a plus de loisirs, où ses délassements mêmes obéissent à ce rythme accéléré qui l'entraîne vers la mort en lui faisant parcourir un plus long chemin et sans lui laisser jamais une trêve, les artistes semblent prendre à tâche de produire à outrance, d'ajouter les œuvres aux œuvres, d'entasser tant qu'ils peuvent et tant qu'ils vivent, comme si la devise *nulla dies sine linea* s'entendait qu'il faille ne point relire la ligne tracée, ne jamais effacer pour le reprendre demain ce que l'on a fait hier. L'ébauche est regardée comme une œuvre accomplie, et volontiers on la dit plus vivante et plus humaine parce qu'elle est plus imparfaite, parce qu'elle fait mieux connaître les défauts ou les faiblesses de celui qui la conçut et ne prit point la peine de la terminer tout à fait. Si ce travers de notre âge fut surtout funeste aux arts plastiques et à la littérature, il est certain que la musique s'est, en ce dernier demi-siècle, « enrichie » elle aussi de bien des œuvres inutiles. Beaucoup sont oubliées déjà, qui n'eurent qu'une vie éphémère. Mais la masse énorme de ces écrits, cette surproduction, comme diraient les économistes, n'est pas sans nuire aux artistes qui gardent le même respect de leur art et ne jugent point que la moindre ligne sortie de leur plume soit digne de la gravure et de l'audition.

Signe d'orgueil, mais signe d'un autre mal aussi, et qui n'est point seulement le mal de quelques-uns, le mal d'une catégorie sociale, celle des artistes, mais le mal profond dont notre civilisation souffre et risque de périr. Elle oblige l'artiste à vivre de son art. Elle persuade à celui qui crée de la beauté que cette beauté doit le nourrir, et puis elle se détourne, indifférente, et volontiers le laisse mourir. Trois fois forts ceux qui résistent. Le chœur des flatteurs et des snobs est plus perfide que les voix des sirènes. Les fumées d'un premier succès sont plus grisantes que le philtre de l'enchanteur. Qui s'y laisse prendre s'enchaîne lui-même au banc de la galère : il ramera sans repos jusqu'à son dernier jour.

Etre exigeant envers soi-même : premier devoir, devoir élémentaire, fondamental et si méconnu ! Ne point croire que l'on possède jamais le « métier », ou, ce qui est pis encore, faire profession de dédaigner « ce qui s'apprend », la technique, comme on dit plus volontiers

de nos jours, et ajouter que cela étouffe l'originalité, le don, la flamme arrachée au front du dieu, comme si la culture la plus étendue avait jamais étouffé le génie naissant, comme si les mots art et technique n'étaient pas liés comme le veut l'étymologie qui ne leur donne qu'un même sens !

Notre temps a perdu la notion de la qualité, et n'a plus de souci que pour la quantité. Naguère encore on respectait le travail lentement accompli, la pensée sagement mûrie. On croyait à la vertu de la réflexion. On admirait qu'un artiste se montrât soucieux de perfection, ne crût pas les flatteurs et sût lui-même comment se renouveler en prenant le temps de découvrir un sujet neuf et un aspect nouveau de son talent.

Les fruits forcés n'ont pas la même saveur que les fruits mûris en saison. Le magnifique exemple de conscience littéraire que Flaubert a donné aux écrivains en laissant s'écouler six années pleines entre *Madame Bovary* et *Salammbô*, sept ans entre *Salammbô* et *L'Education Sentimentale*, cette loyauté et ce respect de son art qui lui faisait répondre à Du Camp lorsque celui-ci le pressait de « se pousser » : « Être connu n'est pas ma principale affaire : cela ne satisfait entièrement que les très médiocres vanités... La célébrité la plus complète ne vous assouvit point. Je vise à mieux : à me plaire. Le succès me paraît être un résultat, non pas le but... Que je crève comme un chien plutôt que de hâter d'une seconde ma phrase qui n'est pas mûre... » Cet exemple-là, Dukas l'a donné aux musiciens et au moment précis où il était bon qu'il fût donné.

A-t-il été compris ? N'a-t-on pas dit que cette espèce d'ascétisme et cette rigueur intellectuelle étaient malades, que tant de scrupules n'aboutissaient qu'à stériliser un artiste et à priver son œuvre de vie ?

On a fait grief à Paul Dukas de s'être montré si difficile envers lui-même, d'avoir poursuivi la chimère de la perfection absolue, et d'avoir finalement desséché jusqu'à la tarir la source de l'inspiration. Certes, il est regrettable qu'un contrôle si farouche, et exercé jusqu'au moment de la mort, nous ait privés des pages qui, pour n'être pas tout à fait achevées, n'en auraient pas moins été des chefs-d'œuvre. Mais qui se donnerait le droit de juger le débat ? Quelle conscience oserait prendre la place de cette conscience trop rigoureuse sans doute, mais souverainement maîtresse ? « Fantôme pour fantôme après tout, j'aime

mieux celui qui a la stature la plus haute ! » ajoutait Flaubert dans sa riposte à Du Camp. Le fantôme que poursuit Dukas, l'impitoyable fantôme qui lui dicta ses décisions, étant pareil à celui qui conseillait le scrupuleux Flaubert.



Assurément, chaque artiste obéit à sa nature : il n'y a point de règle valable pour tous. Tel est fécond et tel autre rare, et ce n'est point une sorte de malthusianisme que l'on propose. L'exemple de Dukas cependant reste bien un exemple parce que l'on admire en lui cette discipline scrupuleuse, intransigeante, ce contrôle si sévère, cette méfiance de soi — toutes ces qualités difficiles sans lesquelles l'art s'avilit et dégénère.

Ce respect de son art, même poussé jusqu'à l'excès — s'il est possible de respecter avec excès — c'est cela l'exemple que nous a donné ce grand artiste. Comme Flaubert, il s'est torturé lui-même pour obtenir la perfection. Mais cette forme qu'il voulait parfaite, cette expression qu'il voulait adéquate à l'idée, ces recherches subtiles, croit-on que son œuvre eût valu mieux encore s'il s'était débarrassé de ses rigueurs ? Ecoutez la plainte souterraine des femmes au premier acte d'*Ariane et Barbe-Bleue*, écoutez la fanfare de la *Péri*, écoutez le deuxième mouvement de la *Sonate*, l'andante de la *Symphonie*, la *XI^e Variation sur un Thème de Rameau* ou encore l'hommage à Debussy, *La Plainte au loin du Faune*... Le musicien qui a écrit de telles pages, qui oserait dire que sa sensibilité ait été diminuée, affaiblie par une méthode de travail trop rigoureuse, par un souci de la forme trop tyrannique ?

RENÉ DUMESNIL.

